

Patrick ou la question du père

Patrick a deux ans et trois mois quand sa mère appelle. Elle demande une consultation parce que, dit-elle, « il est violent avec ses parents ». C'est une pédopsychiatre de leurs relations qui a donné l'adresse de notre Centre. La mère dit que le père est peu présent à cause de son métier, il est cuisinier. mais que, quand il est là, précise-t-elle, Patrick ne veut pas le voir. Dans ces quelques lignes, notées par BW d'un premier entretien téléphonique avec la mère, un lapsus se glisse, elle écrit : « mais quand il n'est pas là, Patrick ne veut pas le voir ». Ce lapsus résume la vérité du cas, car, il s'avérera que, même quand Monsieur était là, le père réel n'était pas là.

Quand je les rencontre, 5 semaines plus tard, la mère ne me parlera pas de sa violence envers elle. Selon ses dires, dès la prise de rendez-vous les choses se sont améliorées de ce point de vue. Elle met en avant les plaintes de la crèche : Patrick agresse non seulement ses camarades, en les tapant et mordant mais il le fait aussi avec les adultes auxquels il donne des forts coups de pieds, ce que la crèche ne supporte absolument pas. Il y a urgence.

Patrick est un adorable petit garçon qui ne montrera jamais, dans les 14 rencontres que nous aurons, la moindre agressivité à mon égard.

Etant donné son âge, je ne le reçois pas dans la salle habituelle pour les traitements de bébé, mais dans mon bureau, où je lui aménage une petite table avec une chaise et je lui offre des boîtes de jouets. D'emblée, Patrick montre une admirable capacité à représenter, même si le jeu qu'il mettra en scène sera, et pendant longtemps, parfaitement répétitif.

Tandis que la mère me parle de lui, de sa naissance et de ses premiers mois, où rien ne semble pouvoir rendre compte de ce qui se passe, Patrick lui organise, sur la petite table, un scénario stupéfiant. J'avoue que je ne prendrai la mesure de la centralité de ce scénario que grâce à l'insistante de Patrick à me le présenter sous diverses versions.

Il choisit dans mes boîtes une famille d'animaux et 4 barrières. Le papa cheval, la maman cheval, et le bébé cheval. Il les nomme en tant que tel. Il s'en suit une bagarre entre le papa cheval et le bébé cheval où le bébé, en dépit de sa taille évidemment bien plus petite, remporte la victoire et jette le papa hors de la maison. Le papa tombe par terre et le petit reste seul avec sa mère.

Quelques minutes plus tard, Patrick va chercher, dans une autre boîte, un énorme monstre qu'il a préalablement repéré. Le mot « monstre » est de lui. Il a choisi pour ce rôle un animal préhistorique dont la taille est beaucoup plus grande que les autres animaux de mes boîtes. Je précise que dans mes boîtes il y a aussi un lion et un tigre à l'échelle des chevaux adultes. Mais c'est cet énorme « monstre » qu'il va chercher.

Le monstre arrive, commence par détruire les murs de la maisons, représentées par les barrières qui tombent par terre. Il attaque ensuite la mère qui ne se défend pas ; c'est vrai qu'elle est infiniment plus petite que le monstre. Puis le bébé, qu'il anéanti et jette dans le trou. Nous nous retrouvons devant le néant de cette petite table vide.

Patrick va bientôt recommencer ce scénario, en variant les personnages. La même scène aura lieu avec la famille vache et taureau. Patrick fait là très attention au sexe réel sur ces animaux est représenté. C'est bien le taureau, avec ses attributs, qu'il nomme le papa, tandis que la vache occupe la place de la mère. Comme pour la famille de chevaux, il choisit un petit veau pour représenter le bébé. Il fabrique à nouveau la maison, avec les barrières, dans lesquelles il place les trois personnages. Assez vite, le veau attaque le père, qui est nettement plus gros que lui - les animaux sont à la bonne échelle - et gagne, là encore, la bataille. Le père est expulsé de la maison et tombe dans le trou.

Devant mon étonnement, la mère confirmera que son mari refuse d'exercer sur leur fils une quelconque autorité prétextant du peu de temps qu'il a pour être avec lui et préférant consacrer ce temps à des jeux. Elle se plaindra d'avoir à supporter seule la dimension de sévérité nécessaire à l'éducation d'un petit garçon.

Il s'ensuit un moment de tranquillité entre le bébé veau et la maman vache, bientôt troublé par l'arrivée du monstre. Si les personnages de la famille varient, le monstre, lui, est toujours le même : le gros animal préhistorique, géant par rapport aux animaux.

Le monstre arrive, détruit la maison, attaque la mère qui ne se défend toujours pas – elle est en effet beaucoup plus petite – et finit par anéantir le bébé qui se retrouve, à son tour dans le trou.

Dans les deux seules séances où je les verrai avant l'été, à une semaine d'intervalle, j'assisterai à ce scénario de nombreuses fois.

En effet, les parents profitant du fait que Patrick n'est pas encore scolarisé vont prendre leur vacances entre le 15 juin et le 15 juillet.

Avant d'entendre la suite de ce traitement, essayons de voir ce que ce scénario peut nous enseigner. Il me semble raisonnable de poser qu'il s'agit là d'une entrée du petit garçon dans le complexe d'Œdipe, où la scène inaugurale nous montre une rivalité entre le père et le fils, ce dernier souhaitant éliminer son rival pour se garder la jouissance exclusive de la mère. Patrick ne nie pas la différence de taille entre le père et le fils, mais il pose que le papa est très faible et que son minuscule fils peut aisément l'éliminer. Le désir de cet enfant de deux ans répond aux canons de ce que Freud a pu dire au petit Hans, lors de leur première rencontre : « je savais, bien avant que tu sois né qu'un petit Hans viendrait qui aimerait tellement sa maman qu'il aurait peur de son papa à cause de cela ». Freud affirme cela après avoir écouté Hans parler du cheval et de l'avoir fait associer sur les plans de similitude entre le cheval et papa.

Souvenons-nous que le père de Hans est assez interloqué car il est d'une extrême gentillesse avec son fils et fait tout ce qu'il faut pour que son fils n'ait aucun sentiment hostile envers lui. Il ne voit pas comment l'enfant pourrait avoir peur de lui. La mère de Patrick nous décrit un papa qui ressemble à celui de Hans. Ces deux cas, semblent avoir en commun une carence de la fonction paternelle.

Patrick n'a pas encore organisé une phobie et nous ne savons pas si c'est cela qu'il aurait organisé plus tard. Pour l'instant, il n'a même pas la moitié de l'âge de Hans et ce dernier n'avait pas montré précédemment des comportements agressifs violents envers les adultes. Il est vrai que leurs milieux de vie étaient très différents. Hans avait une cour autour de lui, à ses soins, et Patrick devait faire face à la vie collective de la crèche. Mais Patrick tenait à sa grosse bête violemment destructrice. Vous me direz qu'il ne semblait pas la craindre, mais presque l'attendre au détour de l'histoire, comme si elle avait un rôle indispensable à jouer ; lequel ? Pour aller dans le sens de Freud, nous pouvons remarquer que son arrivée mettait fin à la relation mère-enfant, même si cela se passait d'une façon radicale : en détruisant tout.

Freud affirme en 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, tant pour la peur que Hans manifeste à l'égard des chevaux, que pour la phobie des loups chez l'Homme-aux-loups -encore un qui, petit, percevait surtout la faiblesse de son gentil papa - que l'animal phobique est *toujours un substitut paternel*¹. La même année, dans *La Question de l'analyse profane*, il écrit que c'est une : *représentation déguisée du père*². Mais dans les deux cas précédent, il y a angoisse chez l'enfant.

Mais Freud, dans *Totem et tabou*, a justement abordé la question de l'absence d'angoisse et plus précisément dans le chapitre intitulé "Le retour infantile du totémisme"³. Après avoir cité l'histoire d'Arpad, le petit garçon aux coqs, observé par Ferenczi, Freud mentionne le récit

¹ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse***

² S. Freud, *La question de l'analyse profane*, tr. fr. J. Altounian, A. et O. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, Paris, Gallimard, 1985, p.73.

³ S. Freud, *Totem et tabou. Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*, tr. fr. M. Weber, Paris, Gallimard, 1993.

clinique fait par le Dr. Wulff, d'un enfant qui aimait tellement les chiens pouvant le mordre qu'il leur déclarait carrément son amour⁴. Freud est lui même assez embarrassé face à une telle absence d'angoisse mais il tient pour certain qu'il faut introduire le père à la place de l'animal totémique.

Nous pouvons penser que la grosse bête, constitue aussi une possibilité de substitution métaphorique à un danger d'engloutissement par la mère. L'absence d'angoisse, ainsi que l'amour adressé à l'animal qui mord, indiquerait que le monstre est une véritable trouvaille face à ce danger d'engloutissement maternel auquel il vient métaphoriquement se substituer. Je reste encore freudienne en affirmant cela.. Que se passe-t-il au niveau intra-psychique ? Pouvons-nous invoquer là, la question du surmoi ?

Souvenons nous que le Surmoi, tel que S. Freud l'a découvert, fut avant tout conçu par lui (1923) comme **l'instance témoin dans le psychisme de la "castration"** infligée par le père. Il serait, dès lors, garant d'un certain dépassement de la problématique "narcissique-phallique" (liquidation du complexe d'Oedipe). On ne verrait pas encore sa place dans ce cas.

Cependant, de nombreuses publications psychanalytiques postérieures à Freud, montrent que *le Surmoi* ainsi conçu ne recouvre pas l'ensemble de l'instance dite "*super-egoïque*". Nous pourrions alors poser que, pour Patrick, cet animal monstrueux est une figure intrapsychique d'un surmoi archaïque dont nous devons la description à Melanie Klein. Elle a, à juste titre, affirmé l'existence d'un surmoi précoce, concomitant de la constitution même du moi. Il se serait constitué par tout un jeu de projections, introjections, expulsions, de mauvais objets ; réintrojection de ces objets, de sadisme projeté du sujet qui le voit revenir de ces objets. L'enfant se trouve là confronté au grand continent maternel où tout est inclus, et la constitution du surmoi primitif répondrait à ce parent combiné de la préhistoire. Lacan s'est beaucoup intéressé à la formulation kleinienne, qui lui paraissait, sur le plan clinique, indubitablement juste. Mais il restait très attaché, à ce qui lui semblait être à la vérité du texte freudien. Il s'est donc occupé de produire une théorisation que pourrait réconcilier les deux vérités. **Dans son rapport sur *L'agressivité en psychanalyse* présenté au XIème Congrès des Psychanalystes de Langue Française (1948), le Surmoi est abordé par lui en tant qu'instance psychique Lacan appuie son propos sur certaines données de la criminologie, et se dit frappé par cette force qui commande les délinquants, comme s'ils agissaient en service commandé.** Pouvons-nous envisager cette possibilité pour entendre les agissements agressifs de Patrick à la crèche ? IL serait alors à craindre, pour Patrick un destin autre que celui d'un petit phobique. Nous n'en saurons jamais rien, car la rencontre avec le travail analytique devait infléchir la suite. Mais rien ne nous empêche de réfléchir sur les diverses dimensions de ce que nous pouvions alors constater.

Quand intervient la grosse bête et à quoi set-elle ?

⁴ *Op. cit.*, p.269-270.

Le monstre, figure d'un *Surmoi* obscène, souvenons-nous, n'intervient qu'après l'élimination du père et l'organisation d'un lien exclusif à la mère. D'une part, il y aurait un certain rapport avec la loi, et d'autre part a un rapport exactement contraire : une morale insensée, destructrice, purement opprimante, intervenant toujours dans une fonction qui est littéralement par rapport au registre de la loi presque anti-légal. Où cela s'est déjà vu de détruire une maison en tuant femme et enfant ? Dans le névrosé, c'est ainsi qu'intervient, selon Lacan, ce que nous appelons le *Surmoi*.

Avant de nous perdre dans des concepts qui n'ont pas le même sens dans les diverses écoles, il faut savoir que Lacan distingue un registre distinct du moi Idéal, qu'il appelle l'Idéal du moi et qui est, proprement, le support de la constitution du sujet. Il n'est pas lieu de développer cette question ici, d'autant que Bernard Penot, dans une monographie de la Revue Française de Psychanalyse consacré au Surmoi, l'a très bien développé dans son article consacré au « Surmoi chez Lacan ».

Pour Lacan, cette figure primitive, obscène et féroce, du surmoi archaïque, *c'est ce qui apparaît dans la béance ouverte dans l'imaginaire par tout rejet (Verwerfung) des commandements de la parole. Son surgissement nous indiquerait donc que Patrick sait très bien que cela ne se fait pas d'éliminer le papa pour se garder la maman.*

La figure obscène et féroce du Surmoi .

en 1953 – année de la scission historique provoquée dans le milieu psychanalytique français, du fait des conditions de fondation de l'Institut de Psychanalyse de " . (je souligne)

Je les revois donc à la rentrée de septembre. Avec une extrême rigueur, Patrick reprend les deux scénarios déjà décrits.

Plus tard, Patrick rejouera la même scène avec la famille des cochons. Là encore, il sera attentif à bien nommer « père », celui qui a les attributs de la virilité et « mère », celle qui est couverte de tétons. Le monstre, lui, sera toujours le grand animal préhistorique.

Je demande à voir le père, mais à la consultation suivante, il 'a pas pu se libérer et ce n'est qu'en novembre que je le verrai avec son garçon. La mère est absente ce jour-là.

Il se dit accablé par les problèmes d'agressivité de son fils à la crèche mais ne se plaint pas de lui à la maison. Il raconte même qu'il adore jouer avec Patrick et qu'il se laisse vaincre dans leurs jeux de bataille. Il trouve très amusant de jouer à perdre pour donner à son petit garçon le sentiment qu'il est très fort. Ainsi, quand ils se battent pour de jeu, physiquement, il joue toujours le perdant. Tout cela est raconté d'un ton amusé. Il répète ce que sa femme avait déjà dit, qu'il est souvent absent de par son travail et qu'il souhaite profiter de la compagnie de Patrick, pour le plaisir et non pas pour le réprimander. « Je veux qu'il pense non pas que je suis son père, mais que je suis son copain. J'essaye d'expliquer au père que sa position laisse son fils orphelin de père et donc exposé à l'angoisse. Je sens bien que Monsieur ne voit pas de quoi je parle et c'est Patrick qui va mettre les choses choses au clair, cartes sur table si l'on peut dire.

En effet, pendant cette longue explication de Monsieur, Patrick a été chercher les petits jouets et remet son scénario habituel en place, sur sa petite table. Comme d'habitude, il restera assis sur la petite chaise et ne se désorganisera pas, comme si la traduction que j'avais souvent donnée de la scène servait de contenant.

Devant le regard interdit de Monsieur, le bébé vaincra le père, se retrouvera seul avec la mère et, bientôt le monstre arrivera qui détruira tout et anéantira la mère et le bébé. Face au premier

scénario, je sens Monsieur encore incrédule face à l'idée que son fils mettrait là, en scène, le ravage devant lequel l'absence de père fort et digne de ce nom, réduisait le bébé.

Mais la répétition du même scénario, avec d'autres animaux, mise sous le nez paternel, lui permettra de penser que, peut-être, la grosse bête pourrait représenter tous les périls extérieurs auquel son fils était confronté. Tout doucement, il en viendra à admettre que l'enfant puisse se sentir en danger, seul et démuné face aux copains de la crèche qui ne lui voulaient sûrement pas que du bien. Il aura plus de difficulté à admettre que le monstre pouvait aussi être une émanation de la vie fantasmatique de son fils.

Pendant ce temps, Patrick jouait, à nouveau, la scène, cette fois-ci avec une famille d'éléphants. Malgré la grande taille du papa, le petit éléphant en venait facilement à bout. L'arrivée du monstre, toujours le même, lui, se soldait par la destruction de tout et de tous. Comme je renommais toute la scène, et en particulier l'évidence du terrible anéantissement du bébé, face monstre, Monsieur finit par se souvenir des cauchemars qui réveillaient son fils.

Comme je l'avais fait auprès de la mère, je valorisais la qualité de scénariste du fils et la justesse psychanalytique de sa représentation. Je dois avouer que dans ma longue carrière d'analyste d'enfant, plus de 30 ans, je n'avais jamais rencontré une mise en scène aussi rigoureuse de la question du défaut de la fonction paternelle chez un petit. Pour détendre la situation, je lui demandais avec humour, s'il avait lu des livres de psychanalyse sur cette question, à son fils.

Un peu plus détendu, le père me répondit que non, mais qu'il voyait bien ce que son fils mettait là en scène. Il fit allusion à un film de l'époque, « Y a-t-il un pilote à bord ? » Dans l'histoire, comme vous vous en souvenez, il s'agissait pour les passagers, dans une grande angoisse, à son fils, s'il y avait quelqu'un aux commandes d'un avion.

Quinze jours après, les parents vinrent seuls me revoir, à ma demande. La mère se plaignit du fait que le père refusait d'être autoritaire avec son fils et qu'il lui laissait ce mauvais rôle à jouer. Le père dit qu'il avait réfléchi sur ce que son fils lui avait donné à voir mais qu'il ne pouvait pas ne pas sentir une répugnance à être dur avec lui.

Je m'entendis répondre : « Je vous demande simplement de faire sentir au petit moussaillon qu'il y a un capitaine dans le bateau et que si on lui obéit, les périls seront écartés. Mais je ne vous demande pas de jouer le sergent major et de lui hurler dessus. »

Le père devint blême et me dit : « Madame, mon père est sergent de l'armée. Nous avons vécu auprès des casernes, en fonction de ses mutations. J'ai toujours détesté qu'il ne sache que crier à la maison et je m'étais juré que le jour où j'aurais un enfant, je ferai exactement le contraire : moi, je serai le copain de mon fils. »

Tous les trois, nous primes un temps pour nous remettre de ce qui venait là de se dévoiler. Puis nous avons reparlé des scénarios répétitifs que leur fils avait mis en scène devant sa mère, de multiples fois et devant son père, sous différentes espèces. Je repris la rigueur de la représentation du fils du père si faible et de l'inéluctable catastrophe qui s'en suivait. Je leur dit qu'elle rejoignait ce qui était écrit dans les livres de psychanalyse et nous rîmes ensemble à l'idée que, tel Astérix, il avait été trempé bébé dans un chaudron psychanalytique pour en savoir autant à un si jeune âge.

Le père se mit à dire combien il n'avait jamais pensé qu'en jouant le copain, il exposait son fils à se sentir si démuné face aux dangers de la vie. Il reprit de son hostilité, sinon à son propre père, en tout cas au modèle éducatif que celui-ci leur avait fait vivre. Pour ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, dit-il, il déclara qu'il allait essayer de changer radicalement sa position.

À partir du scénario du monstre, je pus évoquer la vie psychique interne d'un enfant, qui a ses propres courants internes, ses propres monstres effrayants et je proposa - maintenant que le terrain semblait bien déblayé - une prise en charge psychothérapique du cas. Les parents acquiescèrent. Je communiquais ce changement de registre à l'équipe bébé de notre centre et il fut

noté dans le dossier de Patrick, qu'à partir de décembre, il s'installait une psychothérapie pour lui avec sa mère, étant donné son jeune âge. Il n'avait pas encore ses trois ans.

Cette psychothérapie fut d'assez courte durée, car à ma grande surprise, les progrès de Patrick furent extrêmement rapides, dès que Monsieur modifia radicalement sa position, en prenant son rôle de père réel.

Je revis une fois Patrick avant les vacances de Noël, le scénario avait déjà changé. Il ne rejoua plus la scène telle qu'il nous l'avait jouée un grand nombre de fois. Il y avait toujours la famille, mais maintenant le papa partait le matin emmener son petit garçon à l'école. Le petit éléphant - c'était plutôt cette famille que le petit garçon préférait maintenant mettre en scène - suivait ravi son papa, le grand éléphant.

Je le revis une fois en janvier et une autre en février. Patrick avait maintenant trois ans et l'école ne se plaignait de rien. Les parents avaient beaucoup de plaisir avec leur petit garçon et le père tenait sa place de père réel ; la mère en semblait très soulagée.

Nous nous revîmes encore deux fois en avril, la mère toujours aussi contente de Patrick. Je ne revis plus jamais la scène de la grosse bête destructrice. Dans les histoires qu'il mettait en scène, le père jouait désormais un rôle plutôt de protecteur. Comme si, la volte face du père avait permis au petit garçon de se ranger sous sa bannière, une espèce de résolution, plutôt précoce du complexe d'Oedipe.

Je le revis encore deux fois, un peu avant les vacances d'été et à leur retour. Les symptômes dont les parents se plaignaient avaient disparus. Nous convînmes ensemble que la prise en charge pouvait se terminer là. Je les avait reçu en tout quinze fois.

Réflexions théoriques

Comment rendre compte de cette amélioration assez spectaculaire, dès l'entrée en scène du père réel ?

Pour ceci, il nous faut interroger les symptômes de l'enfant à la lumière de leur disparition.

Les différents termes

Le monstre ou la grosse bête :

Ses fonctions :

C'est celui qui gagne toujours et face auquel le petit a déjà perdu. Père tout puissant imaginaire ? En tout cas figure de la Punition qui évite au petit la mégalomanie que nous connaissons dans les thérapies des petits psychotiques où le petit gagne de tous en dépit du bon sens.

Mais ici, pour parler freudien, il n'y a pas de castration possible. Le monstre détruit tout. Il n'y a pas de négociation. Alors, quelle serait sa fonction ?

Il évite au petit de fantasmer le danger d'une réincorporation par la mère de son produit : le petit. Ce n'est pas elle la figure dévorante ; la mère aussi fragile que lui, est détruite ainsi que la maison.

Mais si ce n'était que pour célébrer l'éternelle destruction, quelle libido mènerait l'enfant à reproduire la scène dans toutes ses variantes possibles ? Il me semble que cette scène sauve l'imaginaire maternelle et le lien tendre à la mère en projetant toute sa dimension dangereusement dévoratrice sur la figure du monstre extérieur à la famille.

Mais l'arrivée de l'animal destructeur n'était pas accompagnée, dans la mise en scène par un clair sentiment d'angoisse. Le destructeur était attendu. Figure inéluctable et semble-t-il nécessaire à la scène.

Freud a abordé la question de l'absence d'angoisse dans *Totem et tabou*, et plus précisément dans le chapitre intitulé "Le retour infantile du totémisme"⁵. Après avoir cité l'histoire d'Arpad, le petit garçon aux coqs, observé par Ferenczi, Freud mentionne le récit clinique fait par le Dr. Wulff, d'un enfant qui aimait tellement les chiens pouvant le mordre qu'il leur déclarait carrément son amour⁶. Freud est lui-même assez embarrassé face à une telle absence d'angoisse mais il tient pour certain qu'il faut introduire le père à la place de l'animal totémique.

J'aurais pu recevoir tout ce matériel sans problèmes si j'avais pu le mettre au compte des avatars de l'angoisse de castration propre au complexe d'Œdipe. Ce qui me gênait, c'est que le monstre animal ne s'était - en tout cas pas encore - transformé en objet phobique. Patrick n'avait pas encore deux ans et demi.

Quel est, pour un petit garçon, l'intérêt d'une phobie ? Quand il n'y a pas dans la réalité un père qui se montre capable de faire coupure avec sa mère, l'animal phobogène peut infliger une castration imaginaire mais il se contente de la partie à mordre. Ici, cette négociation n'était pas encore possible. Le couple enfant-mère et le contenant maison, étaient à chaque fois détruits.

Freud affirme en 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, tant pour la peur que Hans manifeste à l'égard des chevaux, que pour la phobie des loups chez l'Homme-aux-loups, que l'animal phobique est toujours un substitut paternel⁷. La même année, dans *La Question de l'analyse profane*, il écrit : représentation déguisée du père⁸.

⁵ S. Freud, *Totem et tabou. Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*, tr. fr. M. Weber, Paris, Gallimard, 1993.

⁶ *Op. cit.*, p.269-270.

⁷ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit.

⁸ S. Freud, *La question de l'analyse profane*, tr. fr. J. Altounian, A. et O. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, Paris, Gallimard, 1985, p.73.

En partant de la notion lacanienne de *métaphore paternelle*, il me semble possible de proposer une hypothèse qui rende compte de cette question⁹. Le mécanisme métaphorique suppose que la figure paternelle de l'animal qui mord soit introduite dans un rapport de *substitution*. Encore faut-il savoir à quoi l'animal vient alors se substituer. A propos du petit Hans et de la morsure du cheval, Lacan avance le terme de *phallus dentatus*¹⁰, pour l'opposer à la fameuse *vagina dentata*. Il met en parallèle la question de la dévoration maternelle et celle de la morsure paternelle. Si la première est, selon lui, une situation sans issue, la seconde en revanche paraît négociable car elle ne renvoie pas à l'engloutissement et elle laisse la place à l'imagination possible d'un meurtre du père, ou à son éviration¹¹

Le scénario de Patrick démarre, à chaque fois par le meurtre du papa-copain si faible. L'animal pré-historique, substitut paternel, supplée une carence du père réel.

Est-ce que nous pourrions penser que le monstre "animal préhistorique", en place de père imaginaire très fort, pourrait ouvrir à un fantasme d'éviration du père?

Nous avons vu cet animal occuper tout d'abord les places de dimensions de dangerosité maternelle, d'éloigner de la représentation de la mère sa dimension inquiétante et dévoratrice. N'oublions pas que, avant de venir et trouver dans la psychanalyste un public extrêmement attentif au scénario qu'il déployait, Patrick se montrait violent avec sa mère et avec les adultes de la crèche, généralement des femmes. Le père considérait l'agressivité de son fils à son égard comme un jeu qu'il avait plaisir à lui laisser gagner.

Puis, dans sa polysémie, nous avons analysé sa dimension de substitut du père trop faible pour tenir une place de père réel.

Une troisième dimension est à considérer: celle d'une instance plus intrapsychique, propre au sujet, en même temps porteur d'un rôle de surmoi obscène - sans lien avec aucune castration symbolique pour le sujet et porteur des dimensions proprement pulsionnelles sadiques du sujet.

C'est sur l'existence de cette troisième dimension que j'avais parié quand j'ai proposé une psychothérapie, une fois que le papa eut accepté de tenir sa place de père réel. Je pensais qu'alors les dimensions proprement subjectives de Patrick pourraient être travaillées.

Qu'elle ne fut pas ma surprise face au remaniement subjectif, pratiquement immédiat, non seulement du comportement par rapport aux autres, mais aussi dans la mise en scène que l'enfant mettait en place.

Je suis donc obligée de penser que si l'enfant renonça aisément à la dimension proprement pulsionnelle impliquée au niveau du scénario comme au niveau de son agressivité réelle les autres, petits et grands, c'est que le bénéfice de ce renoncement était bien plus grand que la crainte de l'anéantissement dans le face à face avec un maternel non médiatisé. Nous ne pouvons

⁹ Notion introduite par J. Lacan dans son séminaire inédit "Les formations de l'Inconscient" (1957-58) ; v. également J. Lacan, "D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose" (1955-56), in *Ecrits*, *op. cit.*, p.557 et suiv.

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, p. 340, 341.

¹¹ *Ibid.*, p 367.

là que reconnaître la dimension pacifiante de la résolution du complexe d'Edipe pour un petit garçon non psychotique. Cela a supposé, comme nous l'avons vu, l'intervention d'un père réel, certainement aimant mais qui désormais prenait sa place de capitaine du bateau, ^pour le plus grand soulagement du moussaillon.

Qu'est un père réel? Nous savons que l'une des deux questions difficiles à résoudre pour Freud était: "qu'est-ce qu'un père?"

L'intervention systématique de la grosse bête punisseur inclément indique que cet enfant n'était pas psychotique, ne nias pas son impuissance relative.

Je pense donc que, dans l'esprit de sa mère la place tierce paternelle a existé, même si son mari ne l'incarnait pas. Elle avait d'une certaine façon indiqué à son fils, je vais vous parler dans ma langue: "qu'il y avait du phallus au-delà de lui-même. Place que le monstre venait incarner. Mais l'appareil psychique d'un petit garçon semble devoir trouver dans la réalité une figure qui vienne incarner du père; c'est le père reel. Et si son rôle est de priver réciproquement le bébé de sa mère et la mère du bébé, tant mieux si il occupe une place dans le lit de celle-ci.

Selon Lacan¹², dans un premier temps, l'enfant cherche à percevoir le désir de sa mère. Cela présuppose qu'elle soit elle-même à la poursuite d'un désir et qu'elle puisse le signifier à l'enfant comme dessinant une place phallique primitive. Le problème pour l'enfant se pose, dès lors, d'être ou non désiré, c'est-à-dire de pouvoir venir occuper la place du phallus dans le désir de sa mère. Pour que la question phallique se pose, il faut également que - au moins dans les représentations de la mère - la fonction du père soit reconnue de sorte qu'il puisse la priver de son enfant. Cette privation constitue une première entame dans l'Autre maternel. Lorsque ce premier registre de la fonction paternelle ne peut pas jouer son rôle, la *morsure* peut servir à imaginer l'entame nécessaire de l'Autre primordial

¹² Cf. J. Lacan, "Les Formations de l'Inconscient", séminaire inédit, en part. leçon du 22/1/58.